

## La fauconnerie dans le Territoire de Ghardaia

Née en Asie où la connaissaient les Perses et les Chinois avant l'ère chrétienne, la chasse au faucon fut pratiquée en Gaule et en Germanie.

Distraction des seigneurs du Moyen-Age, elle fut aussi occupation royale et subsista avec ses règles et son ésotérisme bien établis jusqu'en 1792, date à laquelle furent supprimées les fonctions de Grand Fauconnier de France.

Quelques fervents de la *volerie* essayèrent d'en conserver les traditions jusqu'à nos jours, bien que la loi de 1844 qui ne prévoyait que la chasse à tir, à courre, à cor et à cri, en eût par omission rendu illégale la pratique.

Une loi récente, celle du 15 mars 1954, permet désormais expressément aux rares fauconniers et autoursiers de France de se livrer sans crainte à un sport — certains disent un art — qui influença si profondément une longue période de l'histoire de notre pays que notre langue en est encore fortement imprégnée.

D'où vient par exemple qu'on dit *niais* celui qui ne sait comment se conduire, tout maladroit, tout embarrassé, devant une difficulté, sinon parce que le faucon pris au nid, le *niais*, ne peut être déniaisé qu'après de nombreuses et patientes leçons. Il est alors capable de *voler* correctement avec ses ailes, évidemment, mais aussi de *voler* une proie, le verbe transitif dérivant du verbe intransitif par l'intermédiaire du vocabulaire de la fauconnerie.

La jeune fille que l'on *chaperonne* se doute-t-elle que la personne qui l'accompagne et la protège, son chaperon, joue le rôle

du capuchon dont on coiffe les faucons pour les mettre à l'abri des tentations, avant qu'ils soient lancés sur le gibier ? Tentations qui sont d'ailleurs souvent un *leurre*, à l'image de l'appât trompeur qui sert à l'entraînement du faucon.

Il est d'autres mots sonnante bien français qui sont nés de la fauconnerie.

Ils sont dans leur sens originel employés dans une famille bien française de l'Algérie, la noble famille des FERHAT de Laghouat, où se sont conservées depuis des générations, ainsi que chez le bachagha LAHRECH AHMED de Djelfa, les traditions de la chasse au faucon.

C'est au caïd BEY BOUMEZRAG DJELLOUL (nous le remercions ici vivement) que l'on doit la plupart des renseignements que l'on va lire concernant les méthodes actuellement employées à Laghouat pour la capture, l'appivoisement et le dressage du faucon.

\*\*

Le jour où le fauconnier décide d'aller à la recherche d'un « ami », en général au mois d'octobre, il se procure un pigeon ; il le choisit noir ou de couleur très foncée, car le faucon n'a pas coutume de voir des oiseaux blancs dans le désert.

Une sorte de petit filet tissé avec du crin de cheval et comportant des nœuds coulants, est fixé entre les ailes du pigeon. Le fauconnier, muni de ce piège vivant se dirige vers la région où se trouve le faucon. Région facile à repérer, car le faucon, casanier de nature, séjourne toujours au même endroit ; quand on le lâche, après la saison de la chasse, il retourne presque toujours à son port d'attache où il sera repris l'année suivante.

Dès que le fauconnier a lâché le pigeon-piège, le rapace qui a une vue perçante fonce sur sa proie avec la rapidité d'une flèche. Mais ses serres se prennent dans les nœuds coulants. Il se débat, essaie en vain de se libérer. Vite fatigué, il se laisse bientôt choir : il est victime à son tour d'un plus fort que lui, d'un homme qui va devenir un ami.

Au lieu d'un pigeon, on se servait autrefois comme appât une gerboise qu'on revêtait du piège tissé et qu'on attachait à une longue ficelle reliée à un piquet.

Actuellement on n'utilise que le pigeon ou mieux encore un faucon qui, dans le dressage, se révèle mauvais chasseur. Une peau de lièvre recouvre le rapace, le piège est fixé. En plein ciel, le faucon que l'on veut capturer est dupe du stratagème ; croyant que son frère déchire une proie, il s'élance pour la lui arracher et il est pris.

Aussitôt capturé, d'une façon ou d'une autre, le faucon est placé délicatement dans un foulard ou une petite couverture. L'obscurité calmera sa frayeur. C'est ainsi que le fauconnier rapporte chez lui son ami, et dès le premier soir commence l'apprivoisement.

L'oiseau de proie fait connaissance de sa nouvelle demeure, une vaste pièce où, au milieu d'autres compagnons, il pourra s'ébattre, retenu par une ficelle que le fauconnier a pris soin d'attacher à une bague de cuir autour d'une de ses pattes.

Désorienté le premier soir, le faucon devra peu à peu s'habituer à la lumière des lampes et aux conversations des hommes qui viendront passer les veillées près de lui, assistant à ses progrès. Le fauconnier lui enseigne d'abord à se tenir sur un perchoir, ce qui ne va pas sans chutes et sans coups d'ailes effrayés. Le maître le relève, le caresse. Tels sont les premiers gestes d'approche... La soirée terminée, on coiffe la tête du faucon d'une espèce de petit capuchon de cuir, le chaperon, qui l'empêche de voir.

Le lendemain matin, le faucon sort au soleil pour faire sa toilette. Le chaperon est enlevé et c'est avec beaucoup de minutie que le faucon procède au lustrage de son plumage. On le voit enduire son bec du liquide graisseux produit par les glandes situées à la base de sa queue et le faire glisser délicatement sur chaque plume. Après la toilette, l'oiseau est à nouveau chaperonné.

Dans la journée, à plusieurs reprises, le maître essaie de faire tenir l'oiseau sur un perchoir et bientôt sur son bras gauche ganté de cuir.

La seule ration quotidienne de nourriture n'est donnée que le soir, à la tombée de la nuit, 150 à 200 grammes de chair de gibier de préférence. Le faucon arrache sa pâture par petites becquées de la main de son maître.

Peu à peu, l'oiseau sauvage s'habitue à cette vie et, au bout de quinze à vingt jours, il est apprivoisé. Pour un faucon qui a déjà été capturé les années précédentes, la période d'adaptation est beaucoup plus rapide (8 à 10 jours).

\*\*

Quand le faucon se laisse caresser et qu'il mange sans hésiter ce qu'on lui présente, le dressage commence.

Un peu avant l'heure du repas, le fauconnier montre un lièvre auquel on a pris soin d'enlever les moustaches, l'approche de l'oiseau, puis l'écarte, le présente encore, pour exciter le faucon. Celui-ci essaie de saisir le lièvre entre ses serres. Après plusieurs de ces séances d'instruction, on récompense ses efforts par quelques morceaux de chair bien tendre. Au bout du troisième jour, le faucon n'hésite plus, il se jette sur la proie.

On prend alors une longue ficelle ; à l'une des extrémités on attache le lièvre, à l'autre le faucon. Dès qu'il est décapuchonné, le faucon fait un vol plané et pique sur le lièvre.

Cet exercice est répété quelques soirs, d'abord dans la fauconnerie puis dehors. Le faucon est ensuite habitué à planer au-dessus du maître ce qui s'appelle *tenir l'amont*.

On se procure un lièvre encore vivant, mais blessé, que l'on lâche en pleine nature, ainsi que le faucon décapuchonné. On constate qu'au moment où il est lâché, le faucon ne songe plus à recouvrer sa liberté. L'instinct de la poursuite et de la chasse, commune passion, commence, le lie à l'homme. Il apprend d'ailleurs, que même s'il manque sa proie, il recevra sa nourriture. Et cela aussi contribue à affermir sa confiance. Il est prêt à *voler*.

\*\*

On suit encore à cheval une chasse au faucon. Mais de plus en plus, hélas ! on a pris l'habitude d'utiliser une voiture automobile.

Le grand jour arrivé, les fauconniers ont saisi plusieurs faucons qu'ils ont capuchonnés d'un chaperon d'apparat en velours ou en cuir brodé, alors que les chaperons d'entraînement sont en cuir sans ornements. Les oiseaux se posent sur le bras ganté, ou sur l'épaule ou encore sur la tête du fauconnier. Le départ est



1 — Le fauconnier et ses faucons encapuchonnés  
(Photo C<sup>o</sup> Turpin)



2 — Sur le poing du fauconnier, le faucon va prendre son vol  
(Photo C<sup>o</sup> Turpin)

donné. Une ligne de cavaliers suit au galop, tandis que les faucons rament, ailes ouvertes, au poing ou sur l'épaule de leurs maîtres.

Dès qu'est repéré le premier gibier, on décapuchonne deux faucons et on les lâche. Habituellement l'un pique, rapide comme l'éclair, sur la proie, l'autre assure la garde dans le ciel. Si le gibier n'est pas atteint du premier coup, le premier faucon remonte d'un vol foudroyant tandis que le deuxième assure la relève avec la même promptitude et la même sûreté...

Et cela rappelle singulièrement des avions de chasse mitraillant en piqué. Saisis par la beauté du spectacle, les cavaliers lancent leurs chevaux dans une course frénétique au mépris des risques de chute.

Si l'on se trouve près d'une daya, les rabatteurs, par leurs cris, empêchent le lièvre de s'y réfugier à l'abri des touffes de jujubiers dont les faucons craignent les épines.

Il est bien rare que la deuxième attaque ne soit décisive. Le faucon assomme le gibier avec le bourrelet de sa griffe arrière et fixe sa serre sur la proie.

Le deuxième faucon qui surveille d'en haut, pique alors à son tour, et les deux vainqueurs s'appêtent à lacérer le lièvre. Mais le fauconnier arrive. Ayant mis pied à terre, il s'approche, caresse les deux oiseaux et leur fait goûter un peu de foie et de sang chaud, puis les recapuchonne vivement.

Les faucons dont la faim n'est pas apaisée pourront ainsi attaquer une deuxième et même une troisième fois. Ils auront alors droit à leur ration complète et se reposeront... tandis que deux autres faucons continueront la chasse...

A la tombée du jour, il faut songer au retour. C'est une vraie joie pour les participants de se trouver réunis, assis autour d'un feu aux flammes hautes : on raconte les exploits des oiseaux, chacun donne ses impressions ou rappelle ses souvenirs de chasse. Souvent, au cours de cette veillée, on confère un nom au faucon, par exemple celui d'un membre de la famille de l'équipage qui s'est distingué par son héroïsme et son courage dans les combats. Autrefois, on mettait à la patte de l'oiseau une bague d'or sur laquelle on inscrivait le nom du faucon et sa spécialité, chasseur de lièvre ou d'outarde et le nom de la famille qui l'avait cap-



turé. L'année suivante si le faucon était pris par une autre famille, celle-ci envoyait aussitôt un messenger à l'ancien propriétaire pour lui signifier qu'après un mois de délai le faucon ne serait plus son bien, s'il ne le réclamait pas.

A cette veillée du retour de chasse, un seul sujet de conversation, le faucon. On parle de sa force, de son âge — que l'on reconnaît aux rides de ses pattes et aux taches noires que la vieillesse efface un peu, de ses maladies aussi. Il en est une à laquelle le faucon est souvent sujet c'est la pneumonie, à cause de la vie plus confinée des tentes ou encore de la fumée que l'oiseau a pu respirer. Pour le soigner, on égorge un pigeon et l'on fait boire au malade du sang chaud.

En avril, après plusieurs chasses, on rend leur liberté aux faucons.

\*  
\*\*

Plusieurs années de sécheresse ont malheureusement, dans le Territoire de Ghardaïa, détruit la plus grande partie du gibier. Lièvres et outardes sont devenus rares.

Plaise à Dieu que des années fastes, en faisant reverdir la steppe, rendent la prospérité aux nomades et leur permettent d'organiser encore de brillantes chasses au faucon sur les terrains de parcours des Larbaa et des Ouled Naïl. Ce serait, n'en doutons pas, s'il pouvait revenir dans le pays, le souhait du peintre FROMENTIN qui en a si vivement apprécié la beauté.

Lieutenant-colonel FERRY,  
*Commandant militaire  
du Territoire de Ghardaïa.*